

Petites et grandes contrariétés méthodologiques dans l'acquisition de l'information de base en géographie rurale :

l'exemple des Andes du nord du Pérou

J.C. Roux^a

1 Introduction

Même si un pudique non-dit l'occulte, la communauté des chercheurs a tendance à se diviser en deux familles méthodologiques, elles-mêmes d'ailleurs riches en nombreuses tribus, voire sous-tribus... Le premier de ces groupes s'identifie aux phénomènes strictement mesurables, quantifiables, donc objectifs car reproductibles ; les statistiques, les mises en courbes achèvent de lui conférer une noblesse intrinsèque. Ce groupe s'identifie principalement aux sciences du milieu physique et dispose de moyens d'expérimentations (machines, analyses, appareils de prélèvements et de mesures) souvent coûteux car sophistiqués.

L'autre groupe, qui englobe principalement les sciences humaines et sociales, utilise des méthodes qui s'inscrivent bien sûr dans une démarche scientifique, mais d'un autre type car basée sur les phénomènes humains. Certes, la mesure y existe comme la quantification de certains phénomènes, et leur présentation peut donc dans certaines disciplines, y produire des modèles, des figures, des analyses sur des banques statistiques comparables, mutatis mutandis au groupe des sciences exactes.

Nous avons voulu ici présenter à partir d'un exemple somme toute banal, quelques-unes des difficultés de méthodes comme de mesures que peut rencontrer un chercheur géographe dans une recherche impliquant la saisie d'un certain nombre de mesures de base, sans lesquelles il est impossible, dans un domaine comme celui de la géographie rurale, d'appréhender les situations de base comme leurs implications aux niveaux les plus variés.

L'exemple que nous avons retenu se situe dans le nord du Pérou, dans la région de la sierra centrale de Piura restée longtemps très marginale par rapport à la côte nord qui est son exutoire naturel et unique, la frontière avec l'Equateur bien que proche, n'ayant jamais eu un rôle relationnel important, compte tenu des litiges frontaliers amazoniens séparant les deux pays.

^aGéographe, Laboratoire d'études agraires, Centre ORSTOM de Montpellier

2 Les difficultés normales

Elles sont de plusieurs types et d'importance variable

• L'absence de cartographie

Toujours considérée comme zone frontière "sensible" face à l'Equateur, le Pérou n'a pas publié de cartographie exhaustive de la région montagneuse nord sauf à petite ou très petite échelle. Si pour le grand public, l'absence de moyens de communication permanents, comme d'infrastructures touristiques de la région dissuade d'un éventuel intérêt pour une cartographie plus précise donc à grande échelle, il n'en est pas de même au niveau pratique pour tous ceux qui ont un intérêt précis pour la région, que ce soit en termes d'administration, de développement et bien sûr de recherche scientifique, quel qu'en soit le domaine.

Ainsi, pour le géographe, l'absence d'une cartographie à grande échelle (du 1/2000 ou 1/25000) constitue un grave handicap. Si le géographe est physicien ou doit intégrer les problèmes du milieu dont une approche humaine, comment peut-il, faute d'une carte topographique, appréhender les unités du relief, y délimiter les divers phénomènes intéressants tels que les éléments topographiques, ses anomalies naturelles, l'étagement des végétations, les types de sols dominants...? Dans une région où la déforestation est préoccupante avec comme corollaire l'aggravation d'une érosion naturelle forte, comment mesurer son impact, comment établir la part imputable aux agents naturels (pluies, vents) ou celle propre aux agents humains (déforestation, intensification des cultures)...? On peut aussi imaginer pour le géographe, en l'absence de couverture topographique, la difficulté propre à la recherche et au positionnement des villages, des zones de culture et des pistes...

• Rareté des données publiques

Jusqu'à nos jours, il n'y a pas eu d'études systématiques au niveau régional sur le milieu physique et les phénomènes naturels qui leur sont propres. Il en est de même pour les problèmes humains si l'on excepte quelques monographies souvent très limitées et spécialisées¹. Le seul instrument d'information disponible est représenté par les recensements officiels. Ceux-ci néanmoins ont les limitations dues à leur espacement dans le temps (1876-1941-1961-1972-1981) et surtout aux variations des unités de recensement comme de certains critères d'identification. Aussi, la corrélation des données comme leur mise en parallèle, s'avère difficile, voire impossible dans le temps pour une partie des unités d'habitat. Ajoutons à cela les données erronées ou incomplètes fréquentes.

Ces difficultés somme toute, sont normales et se rencontrent dans d'autres pays, parfois même y sont plus graves, donc si elles constituent un frein, voire une limitation parfois indépassable, elles n'empêchent pas d'une manière répressive la pratique en sciences sociales.

¹notons la récente publication de l'Atlas Régional de Piura, contribution intéressante, mais butant souvent sur l'absence de données systématiques comme de bibliographie.

3 Les difficultés spécifiques à un milieu conservé et marginalisé

Le géographe ruraliste, sauf à se résoudre à la pratique d'une géographie paysagiste ou impressionniste, doit compter et mesurer.

Ainsi, il doit mettre en relation corrélatrice et comparative. Pour ce faire, il mesure donc l'outil de travail : les terres cultivées ; il pèse par évaluation d'enquête les productions et leurs rendements, il détermine en durée et origine les temps de travaux, il estime en valeur monétaire productions et biens en cheptel, ou investissements en matériel ou entrants sur l'exploitation. Donc le chercheur ruraliste passe obligatoirement par la mesure qui vise à constituer des banques de données, et à partir de leur analyse, à ouvrir de nouvelles hypothèses de travail.

A l'échelle du milieu humain des Andes du nord, ces procédures banales pour le ruraliste, qui permettent d'appréhender le milieu rural, ne se réalisent pas sans problèmes. Ainsi, pour prendre un exemple, l'U.P.A. (Unité de Production Agricole) focalise un ensemble d'approches commun aux géographes, sociologues, économistes ou agronomes par exemple.

Ses problématiques s'y organisent à partir de la population active du noyau familial, des superficies exploitées et de leurs types, des productions agro pastorales, de leur destination vers l'autoconsommation ou la commercialisation.

Analysés comme formant un tout, ces éléments permettent de saisir l'ensemble des fonctions de l'U.P.A. à partir des divers éléments de ses composantes, tout comme ils permettent de privilégier un élément et de juger de son importance par rapport à l'ensemble des U.P.A. étudiées.

C'est là qu'apparaissent à certains niveaux, des difficultés méthodologiques porteuses de biais graves dans la mesure où l'étude de l'U.P.A. débouche sur des analyses comparatives.

• La détermination de la population active

Dans les Andes, domine la structure du noyau familial réduit à la cellule de base : père-mère-enfants ; plus rarement des parents âgés s'y intègrent directement dans l'unité familiale de résidence². Pour un calcul de la force de travail de l'U.P.A., on comptabilise donc le travail fourni par les parents et celui apporté par les enfants, chacun étant doté d'un coefficient d'intensité. Sur une U.P.A. de six personnes dont le père (coefficient 1), la mère (coefficient 0,8), un enfant de plus de quinze ans (coefficient 1) et trois enfants de moins de quinze ans (coefficient 0,5), on a donc théoriquement un coefficient de 4,3. Mais une étude plus précise montrera que la mère par exemple ne participe qu'à la récolte du maïs ou bien se consacre seulement aux deux vaches et huit moutons du cheptel... Donc, son coefficient réel dans la formation du travail familial devient plus difficile à évaluer : tend-il vers 0,5 ou moins ?... Quand aux enfants, il ressort que l'aîné part en migration saisonnière à Piura faire le riz ou le coton... Que devient alors son apport réel ?... Ainsi, pour une seule U.P.A. "moyenne" pour sa force de travail, la réalité montre que celle-ci est variable entre 4,3, chiffre optimum et 3, sinon moins... Notons aussi que les enfants décédés sont parfois en a priori, comptabilisés comme existants si on ne fait pas préciser où ils sont ni ce qu'ils font.

Il est évident aussi que la mobilité plus ou moins régulière des membres de

²Cf. Collectif : 1987 - Los Hogares rurales en el Peru. Ministère de l'Agriculture, Lima.

la famille avec des absences saisonnières de plusieurs semaines au moins, se répercute sur le volant estimé nécessaire de produits alimentaires conservés pour l'autoconsommation. Ces remarques amènent à s'interroger sur le problème plus général de la force de travail et de ses caractéristiques.

- **La force de travail et ses fonctions ambiguës**

En toute logique, la force de travail familiale se consacre aux tâches de la mise en valeur de l'exploitation. Si ce principe est en général vérifié, il souffre des exceptions nombreuses. Ainsi, est-il fréquent de voir des travailleurs d'autres U.P.A. venir aider ceux d'une autre U.P.A. qui rendra à son tour cette aide traditionnelle à caractère de réciprocité et qui s'inscrit dans un circuit de relations traditionnelles de solidarité et d'échanges villageois. Quel est l'impact de ces aides en temps de travail ? Voilà une des difficultés... De même, une U.P.A. pourra soit engager pour un travail à forfait un (ou plusieurs) manoeuvre(s) agricole(s) pour des durées variables. Ceux-ci réalisant des tâches qu'aurait pu satisfaire la force de travail familiale, seule l'opportunité semble organiser cet apport de main d'oeuvre. Enfin, certaines U.P.A. utilisent par nécessité des manoeuvres, le plus souvent temporaires. La force de travail de l'U.P.A. à son tour, peut donner un apport régulier de travail à une ou d'autres U.P.A., soit sous forme d'entraide, soit sous forme de travail salarié. La difficulté de ce système réside pour le chercheur, dans son évaluation globale en temps de travaux reçus ou/et fournis, d'autant plus difficile à saisir au cours des enquêtes que le paysan oublie de les mentionner ou évalue mal leur durée.

Ainsi, l'U.P.A. "x" reçoit, alors qu'elle est théoriquement apte à assumer ses besoins de travail, des aides extérieures et elle peut aussi souvent en fournir... La seule logique à ses échanges difficiles à mesurer semble d'ordre social et de solidarité villageoise.

Ajoutons enfin, que l'U.P.A. participe en général, pour quelques journées par an au moins, à des travaux collectifs villageois.

- **Problèmes de propriétés foncières et mesures de production**

Souvent, ces villages forment des communautés, c'est à dire obéissent à une organisation sociale collective, reflet plus ou moins bien conservé des "ayllus" anciens des Incas³. En fait, les situations des communautés sont très variables, leur ancienneté souvent contestable et leur homogénéité est seulement apparente. Pour nous, l'intérêt du système communautaire réside dans ses répercussions quant aux formes propres à la propriété des terres, souvent source de malentendus... En effet, si communauté rurale il y a, celle-ci n'implique que partiellement une communauté foncière. En effet, dans la plupart des villages on rencontre la structure suivante : terres en propriété collective (entre 10 à 25% des surfaces des terrains) et terres en propriété personnelle. Les terres dites collectives sont la plupart du temps, des terres "sèches" non irriguées (de "secano"), utilisées pour les cultures saisonnières et les pâturages ; leur valeur marchande est faible (20 à 25% de celle des terres irriguées). Aussi, ces dernières constituent-elles la base principale de la propriété privée des U.P.A. souvent héritées des parents et rares sont les villages où leur appropriation, même partielle, est collective. Si l'hectare est une mesure officielle, elle est peu employée. Souvent les paysans parlent de

³cf. Caballero, J.M. - 1981 - Economía agraria de la Sierra Peruana. I.E.P., Lima.

“cuadra cuadrada” (0,7 ha) et de “tablada” (10 x 10 mètres) surtout utilisée pour le manioc, voire de lieux carrés (5,5 km² environ) pour les pâturages. Mais dans de nombreux cas, le paysan se contente d’estimer en mesures de production qui peuvent varier selon la nature du produit. Ainsi, avons-nous le tableau des mesures (tableau 1), valables pour quelques produits :

Tableau 1: Types de mesures utilisées

PRODUITS	MESURES			
Manioc	Quintal(1)	Plant(2)		
Maïs, Blé	Lata(3)	Arroba(4)	Quintal	
Canne à sucre (5)	Lata, Mata	Pipada	Canne	bouteille
Riz	Lata	Carga (6)		

(1) quintal (espagnol) = 45 kg = 3 latas

(2) on compte 2000 plants à l’Ha

(3) une lata de céréales = 15 kg

(4) une arroba = 22,5 livres : utilisée plutôt pour estimer le poids du bétail, la livre vaut 450 grammes

(5) canne à sucre : deux types de valorisation existent (cf. texte)

(6) une “carga” = environ 50 kg

Le tableau 1 indique qu’à côté de mesures répandues : lata, (15 kg), arroba (10,125 kg), quintal espagnol de 45 kg et utilisées assez généralement, coexistent des mesures particulières. Le cas le plus complexe est certainement celui de la canne à sucre qui donne lieu à deux possibilités d’utilisation avec soit, la fabrication d’alcool de canne, soit de sucre. Pour la fabrication d’alcool, 1 ha de canne donne en moyenne 700 latas d’alcool ou 100 “pipadas” (pipée).

Mais ces mesures simples peuvent aussi se complexifier si on pénètre certaines normes proposées par les exploitants. Ainsi, un hectare de canne à sucre donne aussi 4000 matas, soit 12000 cannes ! En poids, 1 lata comprend 30 cannes. Or, une canne donne deux bouteilles (de coca-cola...), soit un litre...

D’autre part, la production d’alcool de canne à sucre se divise en deux lots de qualité et prix très différents. La “tête de cuvée” sortie du moulin ou “primera des cañasos” est la plus prisée, elle représente 10 à 12% de la distillation totale.

Notons que pour les bananes, la production est calculée en “main” qui comprend six bananes... Pour le bois domestique, qui joue un rôle important, il s’estime à la carga (charge d’un âne) soit 30 bûches environ. Pour l’élevage, si le comptage se fait par tête, la valeur s’établit selon l’âge et l’utilisation, ce qui est normal. Précisons que pour les moutons, la tonte annuelle en laine ordinaire est valorisée entre 25 et 35% de la valeur de l’animal, du double pour la laine fine. Si nous résumons ces remarques, on a les résultats moyens suivants pour les rendements :

- 1 ha de manioc = 180 quintaux (à 45 kg) ou 2000 plants (en moyenne)
- 1 ha de riz = 20 cargass ou 360 latas
- 1 ha de maïs = 10 à 15 quintaux ou 15 à 25 latas
- 1 ha de canne à sucre = 12000 plants ou 4000 matas ou 100 pipadas

- 1 ha de café = 8 à 10 quintaux à partir de la 5ème année de production, mais les vieilles plantations de plus de 20 ans donnent moitié moins.

Nous retrouvons ici un critère propre à la sierra centrale avec le système d'archipel écologique⁴ et ses étagements de cultures, parfois avec des productions qui atteignent leur seuil limite et donc connaissent des chutes sensibles de rendements malheureusement mal connus faute d'études systématiques et de banques de données établies.

4 LES PAYSANS DE CHAYANOV...?

4.1 Un modèle andin...?

La spécificité de l'agriculture andine, qui est souvent parallèle ou hors du marché, explique que de nombreux chercheurs y ont perçu des formes et des structures du type "Chayanov". Compte tenu de l'importante littérature⁵ qui se penche sur la pensée de cet auteur, ses fondements méthodologiques comme sa valeur explicative pour certains types de paysanneries du tiers monde, nous nous contenterons ici de présenter le postulat de base de Chayanov : le paysan optimise sa force de travail de façon à assumer son autoconsommation maximale avec le minimum de moyens.

Nous ne savons pas, car il faudrait de longues études appropriées, si le paysan andin est "chayanoviste", mais on peut observer chez lui quelques traits troublants :

- Ainsi, les semailles (maïs surtout) apparaissent dans nos protocoles d'enquêtes souvent réduites par rapport à la superficie disponible. Nombre de paysans sèment une "lata" de grain pour un résultat maigre en production. Les études de suivi faites sur quatre villages étudiés montrent des résultats surprenants⁶.
- A superficie comparable en moyenne, on distingue dans chaque village trois groupes d'attitudes des exploitants. Le premier comprend les paysans qui sèment peu et donc récoltent peu (moins d'une lata semée et moins de soixante (au maximum) récoltées (trente en moyenne).

Un second groupe sème entre deux et trois latas, on peut penser qu'il s'agit de paysans s'efforçant de combiner leurs nécessités en auto-consommation et une certaine commercialisation. Enfin, un groupe très minoritaire partout, cultive des superficies nettement plus grandes mais plus intensément (3 à 5 latas à l'hectare). Il s'agit d'exploitations plus riches, plus diversifiées et qui ont le souci de s'inscrire dans le marché. Curieusement, même dans les secteurs des Hauts (à plus de 3.000 mètres), là où les conditions de culture des céréales sont très favorables, peu d'exploitants s'efforcent de les porter à une intensité maximale.

Nous pouvons faire, précisons-le, les mêmes remarques pour le blé :

- Un deuxième élément intéressant nous est fourni par les indices de pénétration des intrants (engrais, semences améliorées). Au total, moins du tiers

⁴cf: Murra, J.V. - 1975 - Formaciones economicas y politicas des mundo andino. I.E.P., Lima.

⁵Collectif - 1987 : Economia campesina, DESCO, Lima.

⁶cf. : Etesse, G. 10/02/89, Rapport provisoire PUC/ORSTOM et : Informe de actividades en el Peru. Cuaderno 4 de geografia aplicada. ORSTOM/P.U.C., 1991.

des exploitants y ont recours, plus souvent par désintérêt ou non-utilité que par manque d'information ou de ressources⁷.

Nous retrouvons donc là avec le critère des intrants, la réalité d'une agriculture d'autosubsistance au moindre coût.

- Le troisième élément réside comme nous l'avons vu, dans le problème de la force de travail et de sa valorisation. A côté de l'entraide sans réciprocité, existe l'entraide avec réciprocité, soit échange de force de travail. Apparaît aussi le travail à façon, comme manoeuvre (peon) rémunéré ou payé par troc. Le fait que nombre de paysans ne tiennent aucune comptabilité des temps de travaux donnés ou reçus, indique bien le caractère traditionnel et peu ou pas monétarisé de ce type de relation. Par contre, pour les migrations de travail vers la côte, ou surtout "la selva" (zones à coca), les temps consacrés et les gains sont clairement perçus...

4.2 De difficiles analyses économiques

Le chercheur géographe comme tous ceux qui s'intéressent au milieu rural, découvre ainsi avec les conditions qu'implique une recherche de fond sur l'espace andin, les limites de ses approches, la relativité des résultats obtenus et leur fragilité.

1. En effet, comment estimer sur une campagne agricole placée sous le signe de la variabilité climatique, les valeurs des productions ? Est-ce qu'une étude sur deux ou trois années est plus satisfaisante compte tenu des années sèches, humides ou catastrophiques comme 1983...?
2. Les valeurs des productions doivent être corrélées, en fonction des rendements clés, aux seuils écologiques altitudinaux et aux cultures devenant marginales en cas de mauvaises conditions climatiques. Le café et la canne à sucre au-delà de 1.000 à 1.200 mètres sont vraiment marginaux mais donnent une valorisation importante. Le maïs trouve comme l'élevage son optimum à 3.000 mètres...

D'autre part, le chercheur doit aussi prendre en compte d'autres difficultés comme la validité douteuse des informations sur l'état des troupeaux et leurs effectifs (ici comme ailleurs, ils servent de coffre fort !). Notons aussi une autre source de confusion importante avec le fait que certaines cultures se pratiquent en terrain sec ou irrigué, en fonction des terres disponibles, mais les rendements oscillent de 10 à 25% en plus pour les cultures irriguées.

Il est à noter aussi dans les villages céréaliers des Hauts, la coutume de conserver des réserves de blé et maïs pouvant représenter jusqu'à cinq années de nourriture pour l'autoconsommation familiale... et constituant donc un élément important du capital de l'U.P.A. qui peut échapper à une observation rapide.

Enfin, il est nécessaire d'intégrer dans l'analyse économique de l'exploitation agropastorale, la valeur produite par le troc. Celui-ci est ancien, préhispanique d'abord puis s'est transformé à l'époque coloniale par le système des muletiers (arrieros) qui

⁷ Les enquêtes ont porté sur 158 exploitants aux résultats complets répartis sur quatre villages. L'analyse des résultats montre deux villages "avancés" se détachant avec plus de 50% d'exploitants utilisant des intrants. Mais deux autres villages ont des résultats compris entre 10 et 20%.

va instaurer une relation commerciale capitale d'est en ouest, de Piura à Huanabamba et nord-sud - bassin du Piura - région de Loja. Ustensiles ménagers, lingerie de Castille, poisson salé, produits côtiers, vont constituer longtemps la base de ce troc qui en échange, reçoit des produits agricoles. Si aujourd'hui ce trafic a diminué en intensité, il reste significatif pour de nombreux hameaux isolés qui en reçoivent les tôles pour les toits, le kérosène, etc...⁸.

Il est très difficile car aléatoire, de suivre et évaluer le flux d'échange qui s'inscrit dans l'informalité des rapports sociaux et économiques très sensible au Pérou, mais qui est significatif d'une complémentarité non monétarisée entre la côte péruvienne, lieu de marché commercial et la sierra traditionnelle, lieu d'échange plus que vrai marché et où l'argent est rare, les prix mal connus.

4.3 La fin d'une paysannerie traditionnelle ou le chayano-visme par défaut

Ainsi, mesurer, compter, quantifier, relève ici d'un exercice délicat qui s'inscrit d'abord dans la durée d'observation et sinon, réserve des biais d'enquête graves. Nous l'avons succinctement évoqué ici, d'autres chercheurs, ailleurs au Pérou, l'analyse selon nos catégories classificatoires, achoppe sur l'informalité d'un monde rural qui chevauche si l'on ose dire, modernité et tradition passée, économie d'autosubsistance et semi économie moderne. L'exploitant, surtout le plus petit situé en zone marginale, doit jouer, condition de sa survie économique, sur les deux registres de l'économie de subsistance et sur l'économie de marché. Que celle-ci soit tronquée et ses normes floues, souvent à son détriment, il doit s'en accommoder, sauf à partir en longue et aléatoire migration de travail hors de sa région natale.

Ainsi, le chercheur qui interroge l'U.P.A. (unité de production agricole) se heurte à un malentendu de système⁹. L'U.P.A. repose de moins en moins sur le mode de fonctionnement traditionnel, car son exploitant ne peut "vivre" monétairement qu'en sortant du strict registre de l'économie rurale. Aussi, enverra-t-il ses fils aînés travailler à façon saisonnièrement sur la côte ou l'Amazonie, lui-même pourra les suivre ou se louer dans les coopératives du bas Piura.

Ainsi, les pratiques agricoles portent la marque de cette situation : investissements limités, pas ou peu d'intrants, valorisation souvent marginale qui privilégie le café ou la canne à sucre, voire le manioc ou les petits pois qui donnent une facile rémunération ou des produits de troc.

Aussi, les semailles en céréales se réduisent-elles souvent au nécessaire, assurant l'autoconsommation et expliquant les faibles rendements, l'utilisation très sélective et limitée des terres, sauf celles irriguées mais plus rares.

Enfin, la commercialisation étant aléatoire, souvent faite avec l'épicier du village ou avec les muletiers de passage, devient soit un troc, soit un échange : un bouc contre une pelle car il en faut absolument une, donc affaire d'opportunité organisée par la pénurie, les distances, donc sous la contrainte du quotidien ! Aussi, ces pratiques échappent très souvent à l'enquêteur car sporadiques, difficiles à comptabiliser, à projeter dans le temps, à sérier ou quantifier...

Assiste-t-on ici à la fin d'une paysannerie...? Des éléments épars mais convergents,

⁸ Cf. : Roux J.C. - 1990 - Aspectos socio economicos. Cuaderno 3 de geografía aplicada. ORSTOM-P.U.C., Lima.

⁹ Cf. Figueroa, A. - 1987 - La Economía campesina de la Sierra del Peru. P.U.C./Lima.

permettent de le penser :

- Les migrations des jeunes comme des adultes, souvent aussi de personnes âgées rejoignant leurs enfants et petits enfants dans les villes côtières, sont un signe.
- De nombreux jeunes exploitants adoptent de plus en plus un statut de migrants saisonniers vers la côte ou les champs de coca de l'Amazonie. Plus que du produit des cultures, les exploitations agricoles rentrent dans la dépendance de l'argent frais (en dollars qui se ré-évaluent par rapport à la monnaie locale !...)
- On assiste aussi, insidieusement encore, à de lentes stratégies de reconstitution de propriétés importantes cumulant bonnes terres irriguées, pâturages, main d'oeuvre salariée et témoignant d'un souci de rentabilité¹⁰ très capitaliste.
- Au contraire, la crise du système d'aménagements hydrauliques, avec le manque de terres, les dysfonctionnements qu'elle crée localement dans des communautés souvent en crise, incite les jeunes de plus en plus scolarisés à quitter leurs villages et à découvrir d'autres horizons.

5 conclusion

La crise de la société andine est ancienne. On peut la faire remonter au début du passage du Pérou dans le capitalisme périphérique et aux débuts de l'urbanisation de masse liée à une politique sélective de développement économique qui marginalisera les régions montagnardes au profit de la côte¹¹. A partir de 1960, la paysannerie croira aux vertus d'une réforme agraire qui aboutira en 1970 ; mais face à la montée du bureaucratisme comme de la démographie, privée de moyens techniques, la réforme agraire ne fera qu'amplifier l'exode rural et marginaliser encore plus les régions défavorisées. C'est dans cette perspective globale d'un Pérou en crise sociale permanente depuis longtemps, qu'il faut restituer l'anomie économique des sierras andines, avec leur méconnaissance des règles du marché entraînée par un repli sur soi visant à la satisfaction du quotidien d'abord. Les biais d'étude signalés, leur arriérisme et leur illogisme ne sont plus alors que l'adoption sous la contrainte, d'un style "chayanoviste" signifiant en fait, plus une société en crise de mutation, que d'un vrai choix économique.

¹⁰Cf. : Roux J.C. - 1990 - Nuevos terratenientes y campesino informal de la sierra central de Piura. In : Agricultura andina : unidad y sistema de producción ; Collectif, ORSTOM/UNALM, Lima.

¹¹Cf. Dolfuss, O. - 1981 - El reto andino. I.E.P. Lima.

Références bibliographiques

- Caballero, J.M. - 1981. Economía agraria de la sierra peruana. I.E.P. Lima.
- Collectif (J. MAISH Editeur) - 1987. Los hogares rurales en el Peru. Ministère de l'Agriculture, Lima. Collectif (Orlando Plaza Editeur) - 1987. Economía campesina.
- Desco-Lima.
- Collectif (R. Guerra Garcia Editeur) - 1986. Problemas poblacionales peruanos 2 - AMIDEP, Lima.
- Coltear, D. - 1989. Desarrollo campesino en los Andes. I.E.P. Lima.
- Dolfuss, O. 1981. El reto andino. I.E.P. Lima. Etesse, G. - 1990. Informe de actividades en el Peru. Cuaderno n° 4 de Geografía aplicada. ORSTOM-PUC.
- Falen-Bernex, N. et Cordova, H. - 1990. El medio natural (de la sierra de Piura) cuadernos de geografía aplicada N° 1. ORSTOM-PUC, Lima.
- Falen-Bernex, N. et Revesz, B. 1989. Atlas régional de Piura. P.U.C. / CIPCA. Lima.
- Figuroa, A. - 1987. La economía campesina de la sierra del Peru. P.U.C. Lima.
- Greslou, F. et Ney, B. - 1986. Un sistema de producción andino. El caso de los comuneros de San Juan y Huascoy - Valle de Chancay. I.F.E.A. et Centre Bartolomeo de las Casas, Lima.
- Matos, Mar, J. - 1976. Hacienda, comunidad y campesinado en el Peru. I.E.P., Lima.
- Murra, J.V. - 1975. Formaciones económicas y políticas del mundo andino. I.E.P., Lima.
- Roux, J.C. - 1987. Tipos de sistemas agrícolas en la micro región sierra de Piura. In : Sistemas agrarios en el Peru (E. Malpartida et H. Poupon, éditeurs) UNALM/ORSTOM.
- Roux, J.C. - 1990. El proyecto de desarrollo rural integral de la sierra central del departamento de Piura. cf. : chap. 2. cuadernos de geografía aplicada n° 2-3. ORSTOM-PUC, Lima.
- Roux, J.C. - 1990. Nuevos terratenientes y campesino informal de la sierra central de Piura. In : Agricultura andina : unidad y sistema de producción. ORSTOM/UNALM. Editorial Horizonte.
- Roux, J.C. - 1991. L'utilisation des seuils écologiques et son influence sur les systèmes agricoles des Andes du nord du Pérou. Atelier IV du colloque international : agricultures et paysanneries en Amérique latine. Publication ORSTOM-CNRS : à paraître.